

Cette maladie, ça se soigne?

Tony Tremblay, *Contagion*, Trois-Rivières, Écrits des Forges, 1996, 58 p., 10 \$.

Robert Giroux, *J'allume*, Montréal, Triptyque, 1995, 56 p., 14 \$.

Gaston Bellemare, *Bleu — source de terre*, Trois-Rivières / Amay, Écrits des Forges / L'Arbre à paroles / L'orange bleue, 52 p., 10 \$.

Jacques Paquin

Numéro 85, printemps 1997

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/39068ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Paquin, J. (1997). Compte rendu de [Cette maladie, ça se soigne? / Tony Tremblay, *Contagion*, Trois-Rivières, Écrits des Forges, 1996, 58 p., 10 \$. / Robert Giroux, *J'allume*, Montréal, Triptyque, 1995, 56 p., 14 \$. / Gaston Bellemare, *Bleu — source de terre*, Trois-Rivières / Amay, Écrits des Forges / L'Arbre à paroles / L'orange bleue, 52 p., 10 \$.] *Lettres québécoises*, (85), 33–34.

Tony Tremblay, *Contagion*, Trois-Rivières, Écrits des Forges, 1996, 58 p., 10 \$.

Robert Giroux, *J'allume*, Montréal, Triptyque, 1995, 56 p., 14 \$.

Gaston Bellemare, *Bleu — source de terre*, Trois-Rivières / Amay, Écrits des Forges / L'Arbre à paroles / L'orange bleue, 52 p., 10 \$.

Cette maladie, ça se soigne ?

La poésie est un doux mal qui se porte bien, merci !

POÉSIE
Jacques Paquin

LE MAL D'AMOUR QUI S'EMPARAIT DES TROUBADOURS et des trouvères a été remplacé par le mal d'écriture : on n'est plus mal dans sa peau, on est mal dans sa langue. Pour les uns, l'écriture est un symptôme ; pour celui-là, c'est un moindre mal, et pour celui-ci, un mal nécessaire. En tout état de cause, peu importe la source du mal, la forme contagieuse nous atteint : la poésie.

Maladie d'écriture

L'intitulé, *Contagion*, qui associe l'écriture à la maladie, et la couverture rouge vif, sur laquelle s'étalent des signes ressemblant à des idéogrammes rappelant ceux que traçait le poète Henri Michaux, semblent préparer le lecteur à quelque aventure dont il ne sortira pas indemne. Mais ce dernier se trouvera rapidement rassuré, ou déçu, suivant le cas, puisque le recueil est beaucoup plus sage que ne le laisse entendre l'emballage. Pour son premier ouvrage, Tony Tremblay a choisi de mesurer ses effets, sans se laisser séduire par les mirages du style frénétique. Il signe un recueil bien charpenté, qui se parcourt avec aisance et qui compte, ici et là, certaines maladroites attribuables sans doute à une première expérience de publication. D'emblée, cette écriture est marquée par le signe de la maladie, maladie à laquelle le poète pourrait trouver un antidote, ce qu'il se refuse à faire. « Ce serait trop facile », comme il le clame à quelques reprises. La maladie, c'est aussi celle qui provient de la seringue et qui s'inocule à doses plus ou moins régulières à même les veines. Chez Tremblay, comme chez toute une génération — mais les aînés vivent-ils autrement ? —, il y a un écran entre soi et les autres, et sur cet écran sont projetées les images du journal télévisé. Le récit des épidémies qui frappent les autres là-bas sert d'analogie à cette autre maladie que le poète s'attache à raviver dans son corps et dans sa parole :

*boîte à lunch
vissée au bout d'un bras
vendu
aux shops de la désespérance
fabriquée pour l'hôpital
où je me ramasserai un soir*
(p. 15)

Cette parole effleure la possibilité du paroxysme sans toutefois jamais s'y perdre ; les fragments tirés du quotidien ou de l'enfance permettent un équilibre intéressant entre le possible glissement vers la mort (qui n'est jamais nommée) et la nomination du réel. On ne trouvera pas de différence majeure entre la première section qui donne son titre au recueil et celle intitulée « Symptômes », si ce n'est que cette dernière a pour objet privilégié la femme, « poissonneuse d'ivresse » obtenue « en désespoir de cause » (p. 49). Bien que relativement limité dans ses moyens — répétitions des mêmes images, une certaine monotonie dans la coupe du vers bref, respect de la syntaxe — ce recueil fait preuve d'une étonnante maîtrise de son propos.

La voix et ses périls

J'allume. Voilà un bien drôle de titre pour un recueil ! On dirait un slogan pour le petit écran. Malgré la différence des points de vue, ce qui me frappe chez Tremblay et dans le recueil de Giroux, c'est la légèreté : nous ne sommes pas dans la lourdeur des propos sous-entendus, du rituel de la parole qui se forme sous les regards ahuris du lecteur qui devient bien malgré lui monteur et montreur de spectacles du cœur. Giroux ne cherche pas dans l'écriture le fond de tout ou de rien, ce qui revient au même, mais simplement le plaisir de faire des vers sans poser. D'ailleurs, les retours de l'écriture sur elle-même marquent l'écart entre le vouloir dire et le dit. L'ironie est dirigée contre soi et dévoile la crainte de l'errance perpétuelle de l'écriture :

*crainte d'un sort semblable
si les réseaux fictifs se fissurent
si le tissu des langages familiers
s'effrite non se trouve et
se joue de mes hésitations
tout cela et bien abstrait* (p. 45)

CONTAGION

Tony
Tremblay

Robert Giroux

j'allume

Robert
Giroux

Abstrait tout cela ? Bien au contraire, le choix de formes narratives (comme dans « Un récit » ou « Le chant des heures », qualifié de conte) permet même d'approcher de la frivolité. Sans être prométhéen, le poète est buveur de lumière, assoiffé éternel, amant, et on le sait, ce dernier terme vaut surtout en poésie pour l'amour du langage. D'ailleurs, la section intitulée « Non-stop » est particulièrement réussie, dans laquelle la progression de l'amant vers l'objet de son désir emprunte la forme de la spirale, par avancées et reculs, créant des thèmes à mouvance perpétuelle. La section « Le chant des heures », qui déplore l'enfance trop brève « astiquée parfumée d'ennui décapé même » (p. 41), parvient, là où plusieurs échouent, à préserver le texte des délectations qu'on rencontre trop souvent dans les confidences du moi.

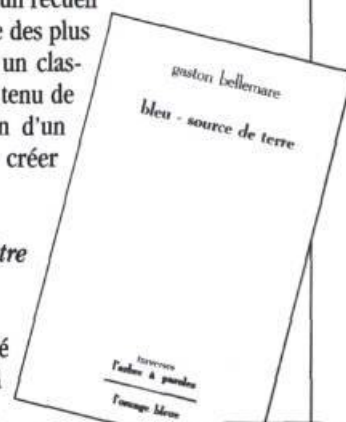
La fondation de la poésie

Une maison d'édition européenne décide d'éditer le premier recueil publié aux Écrits des Forges, *Bleu — source de terre*, de Gaston Bellemare. Pour les habitués des Écrits des Forges ou les assidus du Festival international de poésie de Trois-Rivières, le nom de Gaston Bellemare est associé à l'animateur plein d'invention, plein d'ambition aussi, qui tient sous sa coupe nombre de revues (*Estuaire, Arcade, Exit*, dirigée par Tony Tremblay, *Lèvres urbaines, Gaz moutarde*, et j'en oublie). L'auteur de poésie est devenu le producteur de poésie. Gaston Bellemare a toujours été discret, voire pudique par rapport à cet unique recueil. L'idée de cette publication vient-elle de lui, ou d'amis, comme Bernard Pozier, par exemple, qui signe la préface ? Je ne saurais l'affirmer, mais j'ai ouï dire que Gaston aurait lu publiquement ses poèmes lors du dernier festival.

Quel que soit le jugement esthétique que nous portons sur ce recueil, il est d'ores et déjà une borne de l'histoire d'une des plus importantes maisons de poésie au Québec. Comment donc parler d'un recueil paru il y a 25 ans, et dont la poésie demeure à l'ombre des plus grands ? La tâche serait plus facile si j'avais affaire à un classique, mais ce n'est pas le cas. Tout de même, compte tenu de l'époque, Bellemare a signé un beau recueil, témoin d'un courant humaniste pour lequel la poésie pouvait créer l'homme d'ici semblable à l'image de son pays :

*un mal de pays m'est né au poing
comme rage à ma tempe et racine d'être
à jamais* (p. 16)

Le lectorat européen, à qui est destiné en priorité cette réédition, goûtera quant à lui ce chant qui rend hommage à un Nouveau Monde, où se dresse l'emblématique et récurrente image du bouleau, dont l'écorce est friable comme la parole. Pour les lecteurs d'ici, ce sera l'occasion de revenir aux sources des Écrits des Forges et d'avoir accès à un autre texte, paru en 1984 dans une revue, *Rivage*, lequel reste tout aussi fidèle à la source bleue de sa terre initiale. Gaston Bellemare n'a certes pas écrit de texte fondateur en poésie, comme son ami le regretté Gaston Miron, bien qu'il participe à sa manière à la mise en mots d'une origine ; mais ce que nous retiendrons surtout, c'est que ce premier recueil a institué une longue lignée de textes et de poètes qui ont fait de Trois-Rivières une ville de poésie.



Gaston Bellemare

Singulier

Les Éditions du Singulier Ltée
30, place Giroux, Laval, Québec H7N 3J2

Guy Lafèche, éditeur
Le dossier complet de l'affaire :
<http://tomade.ere.umontreal.ca/~lafleche/po.html>

Choisissez !

Un s-a-i-n-t,
le Jean de Brébeuf
officiel de la RHAF...

La RHAF, c'est la *Revue d'Histoire de l'Amérique française*, la revue officielle des spécialistes, celle de l'Institut des historiens du Québec. On comprendra donc que j'ai été stupéfait d'y lire le compte rendu

dithyrambique que la rédaction a demandé et publié sur le dernier ouvrage de dévotion consacré à Jean de Brébeuf. Certes, il est assez normal que paraissent des ouvrages pieux et populaires sur des sujets religieux propres à favoriser le prosélytisme. En revanche, il est inacceptable que la RHAF en fasse la promotion. Aussi ai-je adressé à la revue une mise au point qui a paru depuis dans *Littératures* (« Jean de Brébeuf n'est pas un martyr », McGill, Département de français, n° 14, 1996, p. 101-112).

La RHAF avait bien entendu refusé de faire paraître ma note critique en faisant mine de protéger son collaborateur. Jouant les Tartuffes, le directeur m'a en effet répondu ce qui suit : « La *Revue* accepte les notes de recherche qui font le point sur une question historiographique [...]. Mais elle a comme politique éditoriale de refuser les textes qui comprennent des attaques personnelles ou constituent des règlements de comptes. Il apparaît au Comité de rédaction que votre mise au point se situe dans cette catégorie de texte. Nous ne pouvons donc la publier. »

Cette accusation est totalement fautive, bien sûr. Il n'y a nulle attaque personnelle ni règlement de

comptes dans ma mise au point. J'y fais simplement la preuve que la RHAF se livre impunément à la propagande religieuse, comme au bon vieux temps !

...ou un jésuite,
le Jean de Brébeuf
véritable du Singulier.

Toute la vérité sur Jean de Brébeuf au volume 3 de la série LES SAINTS MARTYRS CANADIENS : une expérience de lecture inoubliable. Il s'agit d'un ouvrage universitaire accessible à un large public. Le volume s'intitule *le Martyre de Jean de Brébeuf selon Paul Ragueneau*. L'ouvrage relié de 344 pages se vend 35 \$. Chez votre libraire (s'il accepte de mettre les volumes en vente dans sa librairie) ou par la poste chez l'éditeur. On ne doute pas que vous voudrez ensuite avoir la série complète des cinq volumes (180 \$) : le Mythe, Jagues, Brébeuf, Garnier et Dollard des Ormeaux.